Bulletin météorologique.

Washington, 29 août— Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau; vents d'est à sud-est.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'*Abeille* publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se repandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHES.

La controverse Miles-Alger.

Presse Associée.

Kansas City, Missouri, 29 août —Le «Star» publie cette après-midi une dépêche spéciale de trois colonnes envoyée par M. J. D. Whelpley, son correspondant qui arrive de Porto-Rico.

M. Whelpley saisit cette occasion pour démentir le rapport établissant que le compte rendu de son interview récente du général Miles dans l'île de Porto-Rico, compte rendu dans lequel le général est cité comme ayant blâmé le département de la guerre, était faux, et à l'appui des déclarations déjà faites le «Star» publie des dépêches intéressantes échangées entre le département de la guerre et les généraux Miles et Shafter à propos des questions en controverse.

Quelques-uns, dit M. Whelpley, expriment le doute que le général Miles ait jamais prononcé les paroles qui lui sont attribuées; d'autres prétendent qu'elles ont été peut-être prononcées sous le sceau du secret et que le secret a été trahi. Mais je suis certain, continue le correspondant, que le général Miles maintiendra ce qu'il a dit dans cette interview.

Ma conversation avec le général n'a pas été confidentielle, dit M. Whelpley. Je me suis présenté en qualité de reporter, dans le but avoué et précisé d'obtenir une interview. Il n'y a eu aucune réserve faite au sujet de la publication pendant la conversation. Ce fait est prouvé par le refus du général de répondre à certaines questions, auxquelles il eut répondu dans d'autres circonstances. Il n'a pas été question de secret à garder, à aucun moment.

Mais à ce propos aucune question de véracité ne peut être soulevée. Le général Miles, même s'il le désirait, ne pourrait pas cacher la preuve de tout ce qu'il a dit. Elle est écrite dans les archives du département de la guerre, et elle n'a besoin que d'être élaguée de choses insignifiantes pour être exposée clairement et pleinement. Le département de la guerre n'aurait pas attendu des révélations. Le général Miles n'a fait que précipiter l'avalanche déjà en mouvement.

Au cours de son interview le général a fait plusieurs déclarations distinctes. L'une d'elles est qu'il a commandé en chef toutes les forces américaines dès le début et toujours après, à Washington, à Tampa, à Cuba, à Porto-Rico et partout où elles se trouvaient. Il accuse les fonctionnaires du département de la guerre d'avoir tronqué et même supprimé des parties de certains messages avant de les transmettre au public, le présentant ainsi sous un faux jour.

Il prétend que ses recommandations au sujet du rappel des troupes de Santiago ont été dédaignées, et que ce dédain a eu de graves conséquences. Il a rappelé que le général Shafter avait désobéi à ses ordres en faisant occuper par des hommes des maisons infectées de la fièvre et en permettant des relations entre les réfugiés cubaine et les soldats américains.

Finalement, le général Miles prétend que les autorités de Washington ont permis à son plan de campagne dans l'île de Porto Rico de transpirer au point de le rendre inutile et dangereux.

Ces accusations sont la substance de cette interview dont le «Star» publie le compte rendu.

—:o:—

Envoi du général Merrit à Paris.

Presse Associée.

Washington, 29 août—On a annoncé cette après-midi au département de la guerre que le général Merritt était envoyé à Paris pour mettre à la disposition de la commission de paix l'expérience qu'il a acquise aux Philippines. L'intention des autorités de Washington était d'abord d'envoyer l'amiral Dewey à Paris, mais ce plan a été changé à la suite des représentations de l'amiral, qui a dit qu'il pourrait rendre de plus grands services à Manille.

Il n'est pas encore décidé si le général Merritt retournera aux Philippines après son séjour à Paris; cela dépendra de l'état de choses qui existera dans les îles à la fin des travaux de la commission. Le général Merritt choisira sa route, mais il sera à Paris dans soixante jours au plus tard.

—o—

Troubles sérieux à la Barbade.

Presse Associée.

Kingston Jamaïque, 29 août—Des avis reçus aujourd'hui de l'île de la Barbade, une possession anglaise, annoncent de nouveaux désordres.

Des bandes d'individus ont ravagé les champs de pommes de terre pendant la nuit.

Arrivant à la suite de l'assassinat du président de l'assemblée; tué par erreur à la place d'un propriétaire gênant, ces démonstrations sont considérées des plus graves, et on s'attend à de nouveaux troubles.

—o—

Marchés divers.

Paris, 29 août — La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 70 centimes.

Londres, 29 août— Consolidés au comptant, 110 1|16; à terme 110 13|16.

Liverpool, 29 août — Coton spot demande modérée; prix plus facile.

American middling fair 3 11|32d; Ventes 7,000 balles, dont 300 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,100 balles coton américain.

Recettes 5200 balles tout coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; stables à la cloture.

American middling l. m. c., août 3 14; août et septembre 3 13; septembre et octobre 3 11; octobre et novembre 3 09; novembre et décembre 3 09; décembre et janvier 3 09; janvier et février 3 08; février et mars 3 09; mars et avril 3 10; avril et mai 3 11; mai et juin 3 12.

New York, 29 août— Coton spot —calmes à la cloture.

Middling gulf 6; midling uplands 5 3|4.

Ventes 684 balles.

New York, 29 août — Futurs stables à la cloture.

Les Travaux d'Amélioration à la Nouvelle-Orléans.

Nous avons reçu, hier du Bureau de l'ingénieur de ville, M. A. C. Bell, une bien intéressante communication.

Nous y trouvons un tableau à peu près complet des constructions nouvelles et des réparations; en d'autres termes, de toutes les améliorations opérées, soit par la Ville, en général, soit par les citoyens, individuellement, durant l'année qui vient de se clore, le 27 août 1898.

Certes, nous ne prétendons pas dire qu'il se soit accompli d'immenses travaux parmi nous; que nous ayons fait des pas de géant.

Nous ne sommes pas riches et il nous serait bien difficile de jeter dans des entreprises de ce genre des centaines de millions que nous n'avons pas, et dont nous ne pourrons disposer de longtemps.

Mais, il y a un effort bien évident, de la part des particuliers, comme de l'administration. Il n'est plus possible de dire que la Nouvelle-Orléans reste stationnaire ou rétrograde, au milieu du mouvement qui entraine en avant les cités, grandes et petites, qui l'entourent. Elle aussi, elle est en marche et si ce n'est pas encore la grande vitesse qu'ellle a prise, c'est au moins un pas accéléré qui peut, avec un peu d'énergie, de persévérance surtout, la conduire plus loin qu'on ne le pense, à la complète transformation de notre ville.

En réalité, il s'est fait, ici, en constructions et en réparations, durant les douze mois qui viennent de s'écouler, une dépense de $1,243,251. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le district qui marche en tête de la liste, avec le 1er, qui est le plus riche de la Cité du Croissant, est le 6e, un des plus arriérés, disait-on, avec un total de $268,592— ce qui prouve, une fois de plus, que le progrès ne vient pas toujours d'où on l'attend davantage.

Il est à regretter que l'administration n'ait à accuser à son actif, que $105,750; mais elle a de grands projets en vue: la construction de maisons d'écoles et, surtout, le pavage en asphalte de quelques rues principales, dépenses qui peuvent s'élever à près de $250.000, durant l'année qui commence. C'est un avantage énorme, pour une communauté comme la nôtre, de posséder un pavage à la fois doux, sans bruit, solide, et redoublant la salubrité de la ville.

Le tableau que nous avons sous les yeux est très encourageant. Il nous fait espérer que nos administrateurs actuels, après s'être débarrassés des misères et des tracas qu'ont suscités à la ville, depuis tant d'années, leurs tristes prédécesseurs, ont enfin trouvé leur voie et vont s'y engager franchement et à plein collier.

Mort et Funérailles de M. P. Alphonse Rabouin.

Poignante a été l'émotion quand la nouvelle de la mort de M. Alphonse Rabouin s'est répandue en ville, hier matin, mort survenue la veille, à une heure avancée de la soirée.

Les amis de M. Rabouin le savaient malade depuis quelques jours déjà, mais ils conservaient l'espoir de le voir rendu à la santé sous peu. Vain espoir, hélas! car la maladie dont il était atteint, la fièvre typhoïde, s'était aggravée d'une affection cardiaque.

M. Rabouin s'était livré à un travail âpre, ardu, incessant dernièrement, il s'était surmené en quelque sorte, présumant trop de ses forces; et ce n'est qu'après s'être senti vaincu par son mal, qu'il s'était résigné à prendre quelque repos. Mais il était trop tard, son état d'affaiblissement était tel, que les soins éclairés de ses médecins, son frère, le Dr L. L. Rabouin et le Dr J. D. Bloom, ont été impuissants à lui rendre cette santé dont il avait abusé et qui était si précieuse à sa famille et à notre gouvernement municipal dont il était un des chefs les plus aimés.

Le défunt était Contrôleur de la ville depuis deux ans; il avait été élu à ces importantes fonctions par la Ligue des Citoyens. Elève de nos écoles publiques, il y fit d'excellentes études, et quand vint le jour de se choisir une carrière, c'est la politique qui lui offrit le plus de séductions

M. Rabouin ne fut cependant pas un nourrisson de la politique, car le mandat qu'il remplissait quand la mort l'a enlevé à l'affection de sa famille et à l'estime de la communauté entière, était le seul qu'il eût jamais accepté du peuple. Il s'occupait activement de la Chose publique, et travaillait toujours au triomphe de la bonne cause, mais la vision d'une récompense ne lui venait jamais. Les divers emplois qu'il remplit furent ceux d'un subordonné, et il les devait à l'honorabilité de son caractère et à sa haute compétence comme comptable. Pendant plus de vingt-cinq ans, il fut premier commis dans les bureaux du Percepteur de taxes du Deuxième district, successivement sous MM. Emile Lemarié, Léonce Bouny et Henri Guillotte. En lui, ces messieurs avaient mieux qu'un serviteur fidèle, ils avaient un ami.

En 1879, il fit partie de notre convention constitutionnelle et en 1880, de notre corps législatif. Comme conventionnel et comme législateur, sa conduite fut d'une correction parfaite et lui gagna bien des amitiés qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la tombe.

Il est des existences modestes qui s'écoulent dans le silence, dans le rude travail et au spectacle desquelles nul ne s'arrête en dehors de la famille. Telle fut cette existence qui vient de s'éteindre, mettant en deuil une de nos plus respectables familles: une mère âgée, trois sœurs, dont deux mariées, Mmes T. F. Chretien, O. Latour, et trois frères, MM. L. E. Rabouin, L. H. Rabouin et le Dr L. L. Rabouin.

Le défunt a eu la douce consolation de se voir, à l'heure suprême, entouré des êtres qui lui étaient les plus chers, et d'en recevoir les dernières bénédictions. Il a vu venir la mort sans affres, avec cette résignation, cette fortitude, cette sérénité que donne la conscience du devoir bien compris et fidèlement rempli.

Un nombreux cortège a suivi hier son cercueil jusqu'au cimetière, nous y avons remarqué: MM. Abe Brittin, J. W. Murphy, S. L. Gilmore, John Fitzpatrick, Lawrence Fabacher, Bussière Rouen, Alex. Pujol, George St. Paul, Henry Guillotte, Dr. E. J. Mioton, Dr. James F. Finney, Jérôme Meunier, John F. Belou, Hon. Charles L. Kennedy, Major H. J. Hearser, Hon. Charles F. Claiborne, Hon. B. M. Walmsley, Hon. Félix J. Dreyfous, N. R. Roberts, C. A. Chastant, Hon. John St-Paul, Charles L. Boudousquié, J. F. Meunier, George Guinault, John B. Byrne, Louis Imholte, W. S. Douglas, Hon. Walter D. Denègre, Hon. Charles Janvier, Hon. Charles J. Théard, Hon. Lamar C. Quintéro, Hon. N. H. Rightor, W. J. Zimmerman, Eug. Chassagnolle, L. E. Lemarié, Robert H. Hackney, John E. Huffman, P. L. Bouny et Jules Lemarié.

Grenouilles merveilleuses.

Mouches, cousins et moustiques sont bien désagréables par ces chaleurs. Que ne possédons-nous ces grenouilles merveilleuses dont parlent les voyageurs retour de l'Indo-Chine!

On trouve au Tonkin, disent-ils, les espèces de grenouilles les plus variées, entre autres la grenouille à lunettes et une rainette verte qui grimpe aux arbres et qui se tient sur les corps lisses.

Mais la plus curieuse de toutes est la grenouille bœuf, grosse comme les deux poings. On l'emploie, pour se délivrer des moustiques à l'aide d'un procédé assez original:

On prend deux ou trois de ces grenouilles et on leur place dans la bouche une cigarette allumée.

Dès qu'elles ont tiré une ou deux bouffées, elles restent comme figées sur place et continuent à fumer jusqu'à ce que tout le tabac soit consumé. On les place, armées de leurs cigarettes, sur les bords de la table où l'on travaille; elles fument comme des locomotives, et l'épaisse fumée de tabac qu'elles dégagent éloigne rapidement les insectes.

Etat d'âme.

Certainement, c'est la manifestation d'un état d'âme.

A Notre-Dame, à Paris, il y a quelques jours, était célébré un service anniversaire de la bataille de Gravelotte, 16 août 1870, qui fut, avec celle de deux jours d'intervalle, des plus sanglantes du siècle.

Un Dominicain monte en chaire, le R. P. Feuillette, qui prend ce thème pour son sermon: «L'armée est l'école de la discipline et de l'honneur. La discipline et l'honneur ne peuvent se séparer de l'idée de religion.»

Et dans l'assistance, il court comme un frisson. N'est-ce pas une réponse de l'Eglise qu'on va entendre, réponse aux attaques dirigées d'un certain côté contre l'armée et ses chefs? Tout l'auditoire est suspendu aux lèvres de l'orateur exaltant l'honneur militaire, rappelant la parole de François Ier après Pavie: «Tout est perdu, fors l'honneur!»

Et, «en définitive, s'écrie le R. « P. Feuillette, mieux vaut la dé« faite avec l'honneur, que la vic« toire avec des dépêches falsi« fiées».

Et alors, de longs applaudissements éclatent, oui, des applaudissements sous les voûtes de Notre-Dame, qui en tremblent encore. Le fait ne s'était jamais produit et ne se produira sans doute pas de longtemps. Il a fallu les événements incroyables auxquels nous avons assisté pour faire éclater ainsi le flot de sensations accumulées.

Etat d'âme!

M. J. NUMA AUGUSTIN.

La mort de M. Alphonse Rabouin crée une vacance dans le personnel de notre administration municipale, et le Conseil de Ville sera appelé prochainement à combler cette vacance.

Nous apprenons et sommes heureux d'en communiquer la nouvelle au public, que les amis de M. J. Numa Augustin lui ont offert la place.

Nul mieux que M. Augustin n'est apte à remplir les importantes fonctions de Contrôleur de la ville; à une très haute honorabilité de caractère, il joint des connaissances et une expérience précieuses qui assureraient à notre gouvernement municipal les services d'un fonctionnaire fidèle et d'un homme qu'entoure la considération générale.

En offrant ce mandat à M. Augustin, ses amis, peut-être, ont-ils laissé parler leurs cœurs. ont-ils obéi à un sentiment de délicatesse qui les honorerait. M. Augustin, on le sait, vient d'être cruellement éprouvé dans une de ses affections les plus chères: son fils, le Lieutenant Augustin, a été un des premiers à arroser de son sang les plaines de Santiago.

Les manifestations de sympathies que M. Augustin reçut en la circonstance furent nombreuses: aujourd'hui l'occasion s'offre à nos gouvernants de donner à l'homme excellent que nous aimons tous, un témoignage de haute considération, et le public reconnaissant en serait heureux.

EN TONNEAU.

Essayer de traverser l'Atlantique dans un tonneau, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est cependant, d'après ce que nous rapporte le «Scientific American», ce que tenta résolument, il y a quelques mois, M. Peter Beckmann, de New-York: il emmenait son jeune fils avec lui.

Le tonneau de M. Beckmann avait 3 m. 65 de longueur sur 3 mètres de diamètre. Solidement cerclé, il portait sur sa surface une série de palettes transversales. A l'extrémité de chacune des circonférences de fond du baril était disposée une voie circulaire en acier sur laquelle, au moyen de deux paires de roues, une plateforme mobile était supportée et maintenue dans une position normale pendant la rotation du tambour.

La charpente extérieure, sensiblement plus large que le baril, portait à chacune de ses extrémités un couple de forts mâts verticaux. De ces mâts partaient quatre traverses horizontales pénétrant dans l'intérieur du baril à travers les ouvertures de ces extrémités; là, elles étaient boulonnées à un couple de poteaux verticaux formant le support d'une plate-forme intérieure, ou cabine, contenant les vivres et l'équipage. C'était au moyen de manivelles et d'engrenages que M. Beckmann mettait en mouvement le tambour extérieur à palettes, lequel devait ainsi faire filer à l'ensemble un nombre respectable de nœuds.

Peter Beckmann appareilla, sortit du port, prit la mer il y a quelques mois, et l'étrange bâtiment parcourut environ 80 kilomètres à la vitesse moyenne de 10 kilomètres à l'heure. Mais bientôt la mer grossit, le vent fit rage et le tonneau automobile, ballotté, dressé, roulé, éperdu, naviguait comme une épave. Son équipage déconcerté eut toutes les peines du monde à faire des signaux de détresse: fort heureusement le vapeur «Pentagoet» passa, faisant route pour New-York; il recueillit les naufragés. Mais le vapeur ne put arriver à prendre le tonneau à la remorque: il fallut l'abandonner.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Tout le monde sait gré à la direction du Parc d'avoir engagé Mlle Franko pour une seconde semaine. Une troisième ne déplairait pas à ses nombreux admirateurs.

Quant à l'orchestre Borgès, il se fait toujours bruyamment applaudir. Ce succès s'accentue de jour en jour davantage. On ne peut qu'en féliciter sincèrement le directeur musical du Parc.

West End.

Toujours de nombreuses attractions au West End; aussi le public s'y rend-il en masse, chaque soir, malgré les menaces de pluie. Le programme d'hier a obtenu beaucoup de succès, ainsi que les danseuses, Pepitta et Rositta, et M. Geo. Lawrence, dont les monologues sont fort amusants.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.90..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

plaire à sa femme, s'empressa de donner des ordres, et, en moins d'une semaine, le pavillon fut transformé en un nid charmant de soie et de velours, d'une élégance et d'une coquetterie raffinées, digne de la déesse qui, selon son désir y viendrait rêver.

C'est dans ce pavillon où l'air circule, où l'on n'a pas à craindre la chaleur lourde des jours d'été, que nous retrouvons la famille Barruett, quinze jours après son arrivée au Havre.

Valentine est à demi étendue sur des coussins aux couleurs variées et éclatantes; elle est vêtue d'une longue tunique blanche d'étoffe légère lamée d'or et retenue à la taille par une mince cordelière de soie pourpre et or; ses pieds, de véritables pieds d'enfant, sont chaussés de babouches de satin bleu, brodées d'or. La tunique légèrement entr'ouverte à la naissance de la poitrine, laisse voir une carnation rose et blanche, d'une telle finesse qu'on la croirait pétrie de roses du Bengale.

A son cou, un modèle à frapper d'admiration un statuaire, est attaché un simple ruban pourpre. Les poignets fins, délicats, sont sans bracelets; en revanche, deux grosses perles, ayant la forme de poires, pendent à ses oreilles mignonnes et rosées. Ses cheveux, longs, touffus, soyeux, d'un blond aux reflets d'or, et retenus par un ruban pourpre, retombent en cascades ondulées sur ses épaules nacrées.

Ses yeux grands, profonds, avec des sourcils de la nuance des cheveux, sont d'un bleu si foncé qu'ils paraissent noirs. La bouche est carminée, sensuelle; les dents sont petites et blanches; le menton rose avec une admirable fossette, véritable nid à baisers; le nez est petit, légèrement retroussé, avec des narines mobiles rosées, diaphanes; le front seul dépare un peu cet ensemble charmant; il manque de hauteur, se rétrécit vers les tempes, ce qui donne à la physionomie, à certains moments, un caractère de dureté qu'on s'étonne de rencontrer chez une aussi séduisante jeune femme.

Mais telle qu'elle est, Mme Barruett est une créature adorable, et son extraordinaire beauté justifie l'admiration et l'engouement dont elle a été l'objet dans le monde new yorkais.

Placée dans le cadre décoratif où elle se trouve, ayant au-dessus de sa tête un plafond creusé en dôme, à caissons or, bleu et rouge, ayant derrière elle un large panneau doré, comme le fond des tableaux religieux de l'école bysantine, on la prendrait pour une des divinités indiennes chantées par les poètes.

Mais, adorée par son mari, n'est-elle pas réellement pour lui une divinité?

Il est là, l'excellent William Barruett, assis, presque agenouillé aux pieds de sa femme, tenant ses doigts effilés dans sa main large et puissante.

Il lève sur elle un regard contemplatif où passe une flamme ardente; ce n'est pas seulement un époux admirant sa femme, c'est un fidèle croyant qui s'absorbe dans l'extase.

A quelques pas, paresseusement accroupie sur un coussin, la mignonne et blonde Eliane lutine un magnifique cacatois blanc à bec jaune.

Un peu plus loin, adossé à une colonne torse, se tient Edouard, tout vêtu de blanc; ses cheveux châtain clair encadrent son visage légèrement bistré. Comme toujours, son regard est plein de douceur et son attitude songeuse. Cette sombre tristesse qui ne le quitte jamais, trahit malgré lui, les tourments de son âme.

De l'autre côté de la pièce se trouve James, debout comme son frère; il a les sourcils froncés et est très sombre. Ses cheveux sont taillée en brosse. Son cou musculeux, laissé à nu, porte une tête énergique, aux traits durs; ses yeux gris bleu ont la couleur de l'acier, et son regard, à ce moment, a quelque chose de farouche. Son bras sort à demi de la manche d'une espèce de tunique de laine brune, serrée à la taille par une ceinture de cuir à boucle d'acier.

Nous compléterons le tableau en parlant d'un chien du Caucase qui, allongé dans un coin, ne quitte pas la jeune femme du regard; il semble attendre un ordre ou solliciter une caresse; on devine qu'il serait prêt à bondir à la gorge de celui, quel qu'il fût, que sa maîtresse lui désignerait.

Ce tableau, que nous venons d'esquisser, est d'un pittoresque saisissant. Nos personnages sont silencieux; mais que d'éloquentes paroles dans ces yeux humains! Comme chaque regard se laissant surprendre révèle des sentiments profonds et divers!

Le regard de William Barruett exprime l'adoration tournant au fétichisme, la confiance absolue en sa femme et cette soumission qui fait de lui un esclave.

Dans les yeux d'Edouard on lit la tendresse passionnée, mais honteuse et troublée par le remords; son regard voilé n'ose aller jusqu'à son père.

Chez James, au contraire, la flamme qui jaillit de ses yeux d'acier, quand elle se laisse voir, est ardente et sinistre.

Quant à Valentine, elle a les yeux à demi voilés sous ses longs cils et semble plongée dans une espèce de somnelence, dans une contemplation intime de sa personne; mais elle voit tout, elle lit sur tous ces visages, sans qu'on puisse pénétrer sa pensée.

Devineresse et sphinx!

Cependant, malgré son habileté, elle n'a pu encore définir d'une façon précise quels sentiments elle a inspirés à James. Est-ce une haine implacable, ou un amour farouche? Elle l'ignore. Ce qu'elle sent, c'est qu'il y a chez James une passion violente et que, si elle arrive à son paroxysme, elle pourra pousser le jeune homme jusqu'au crime.

Mais elle a une telle confiance en elle-même qu'elle ne redoute ni la haine ni l'amour de James.

Il est trois heures de l'après-midi, et depuis le déjeuner, qui s'est terminé à une heure, il n'a pas encore été parlé de la chose au sujet de laquelle la famille s'est réunie dans le pavillon, sur le désir de Mme Barruett.

Si Eléna d'est pas présente, c'est qu'il ne lui a pas plu de se rendre au pavillon avec les autres. Peut-être par crainte de se trahir, de ne pouvoir dissimuler ses sentiments haineux à l'égard de Valentine, elle évite de se trouver en face d'elle sous les yeux de M. Barruett.

Elle se promène au fond du jardin, ruminant sans doute de sombres projets de vengeance.

Mormor, les bras croisés, ayant l'air pensif, va, vient devant le pavillon, sans s'en éloigner de plus de dix à quinze mètres. Sans qu'on lui ait donné une consigne, il est là comme en sentinelle, et fait bonne garde.

Il s'agit, entre les membres de la famille de décider si l'on ira passer un mois ou six semaines à Dieppe ou à Trouville, stations balnéaires parisienne, ou si l'on se rendra sur une petite plage peu connue et à peine fréquentée.

—Voyons, quel est ton avis? demanda M. Barruett à Edouard.

—Mais, mon père, je n'ai pas d'avis à donner; j'accepterai ce que vous-même aurez décidé.

—Et toi, James?

—Moi, mon père je ne connais ni Trouville, ni Dieppe. ni aucun autre endroit; où il vous plaira d'aller je vous suivrai....si on me le permet, ajouta-t-il, lançant à sa belle-mère un regard en dessous.

—Je ne comprends pas ton "si on me le permet," répliqua M. Barruett, attendu que si nous allons passer quelque temps au bord de la mer, nous serons tous là. Mais ta réponse et celle de ton frère rendront facile la décision à prendre.

Et, se tournant vers sa femme:

—C'est donc à toi, chère Valentine, de dire où nous irons.

La jeune femme releva ses paupières baissées et eut un sourire énigmatique.

C'est un endroit ignoré, très retiré, ou même un ilôt au milieu de la mer qu'elle aurait choisi, mais à condition d'y être seule avec Edouard. Du moment qu'on devait être en famille, elle ne se souciait nullement d'aller au bord de la mer où, moins libre que chez elle, elle ne pourrait pas, sans doute, se défendre contre l'ennui.

—D'abord mon ami, répondit-elle, je constate, en vous en remerciant, que vous cherchez constamment à m'être agréable. Nous étions encore en Amérique lorsque je vous ai dit un jour que j'aurais grand plaisir à revoir Trouville et Dieppe et visiter certaines autres plages de la Manche; vous vous êtes souvenu de mes paroles et c'est vous, non moi, qui avez parlé, ce matin, de nous faire passer au bord de la mer le mois d'août et une partie du mois de septembre.

—Je n'ai eu qu'une pensée, ma chère: vous faire plaisir.

—Je le sais, mon ami.

—Seulement, je me suis trompé.

—On a toujours raison quand on a de bonnes intentions. Mais pouvons nous décider aujourd'hui que nous ferons dans un mois telle chose ou telle autre?

[*A continuer*]

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT LES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.